

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 17

Artikel: Les Normaliens de 1882
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

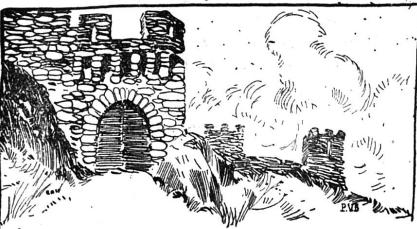
Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



LES NORMALIENS DE 1882

LE samedi 29 avril 1882, à 10 heures du matin, dans la grande salle de l'Ecole normale, le directeur Delorme, entouré de son état-major, libérait une classe en remettant à chacun des soldats de celle-ci un papier, blanc pour le paradis, rose pour le purgatoire (en d'autres termes les brevets définitifs et provisoires). Le 22 avril dernier, on nous a prié de nous recueillir un instant le samedi 29 avril, pour commémorer cette date honorable. Nous ne savons combien de temps les candidats au brevet primaire sont tenus aujourd'hui sur le gril. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quarante ans, cela chauffait fort. Le vieux document, placé sous nos yeux, et qui échappa au bûcher, témoigne que les épreuves commençaient le jeudi 30 mars. Pendant un mois, ni plus ni moins, il fallut gravir chaque jour la côte de la Cité pour venir devant de respectables juges et alimenter le feu sacré d'où devaient sortir les lumières pédagogiques dont la patrie vaudoise avait besoin cette année-là.

On les compte — c'est de la classe de 1882 que nous parlons — sur les doigts d'une main ceux qui, aujourd'hui, vont poursuivre cette tâche ingrate : l'éducation de la jeunesse. Solennellement, devant les autorités, et en présence de nombreux représentants de plusieurs générations d'élèves, on couronna deux ou trois vétérans qui ont enseigné sans arrêt, depuis qu'ils sont sortis de la vieille maison, dans la même commune. Ils nous ont dit l'autre jour, alors que nous étions réunis une bonne douzaine, leurs joies, leurs peines : ils peuvent être fiers de la tâche accomplie.

Ce n'est pas sans une secrète mélancolie que nous nous sommes revus. Signe caractéristique : il n'y a eu aucune chanson, seuls quelques chœurs très doux, spontanément et discrètement entonnés. Si la soixantaine est là, le cœur reste à la bonne place. Il y a eu même un événement remarquable : l'un des nôtres, que nous n'avions jamais vu dans nos réunions de classe, s'est ravisé, et nous l'en avons accueilli avec d'autant plus de joie. Puis, des portraits ont circulé. Voilà par exemple un superbe colon — c'est une manière de parler, car il s'agit d'un professeur, établi, là-bas, non pas près, mais loin du village ; voilà, disons-nous, un des nôtres, en végétation dans la campagne américaine ; tête chenue, au milieu de sa famille et de ses élèves. On devine qu'il n'a pas oublié la mère-patrie ; peut-être même pense-t-il à ses vieux camarades, et si la télépathie n'est pas un vain mot, il aura tressailli d'émotion tandis que nous parlions de lui et de la partie de quilles où, un jour — quelle poigne — il lui resta une manette dans la main.

La lettre de convocation disait : « La dernière ne

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agencesABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

sonne pas, mais nous n'en entendons pas moins une note grave : celle du quarantenaire. » Il est certain que nous ne sommes plus jeunes, si nous en croyons nos états civils. Le souvenir, heureusement, est une fontaine de Jouvence. Nous nous y sommes baignés et voilà que, secouant pour quelques heures nos préoccupations d'hommes conscients de leurs devoirs, nous sommes redevenus absolument ce que nous étions autrefois. Aussi, pourquoi ne repriendrions-nous pas ce salubre exercice, d'autant plus que sur 23, c'est 17 qui restent sur le pont, bravant les orages de la vie.

En attendant, et pour terminer ce bref palabre, rappelons aux jeunes se croyant déjà des vieux, parce qu'ils n'ont plus vingt ans, que le printemps est de tous les âges. Ne pouvons-nous pas, chaque année, en cueillir les fleurs ? L. M.



ONN'ORDONNANCE

SOINON Dzojet dè Tsezeau s'étai rontou on bré ein sé foteint avau la tète de recooy yo l'étai zu ein dégueuhli po fère la patouira. Lo valet à la sadze-fenna, qu'étai dein le mouscatéro, mā qu'avai risquâ d'itrè dein lè chasseu à tséau, chaûte su sa Lise, onna balla cavâla, et part au décime galo tant qu'à Losena, queri lo mайдzo po veni rapistolâ lo bré à Toinon. Ye lo trova justameint tsi li et lo priâ dè veni tot lo drâi à Tsezeau, que Toinon étai gailâ moo. Lo mайдzo, qu'étai on tot à fê bon et brav'homme, fa mettré la salla à son tséau et part illicô. Ein passeint à Remané, Dâvi à la Lisette que lo vâi, lo criè po allâ tsî li vère son frâr qu'étai malâdo. Lo dotteu lâi dit :

— N'é pas lo temps dein stu momeint; mè faut vito corré à Tsezeau !

— Mâ, monsu lo dotteu, repond Dâvi, vo ne vo z'arrêtrai pas; veni adé ! mè recoumando !

— E-te au lhi, voutron frâr ?

— Na, ye s'è lèvâ s'ta véprâo, et lo vouâite-lé chetâ dâvant lo catze-bori.

— Qu'è-te que l'a ?

— On n'ein sâ rein : ne pâo pas medzi et n'a rein d'acquouet.

— Eh bin : dépatzein-no dé lo guegni, câ su pressâ.

Lo mайдzo s'approutzé dâu malâdo, lâi dit dé traîré la leïnga, et ve tot de suite cein que l'avâi. Ye déemandé dâu papâi po écrire n'ordonnance, mâ n'iein avai rein à la maison.

— Va-t-ein vito ein démandâ onna folhe ào règent ! dit Dâvi à sa boëba.

— N'é pas lo temps d'atteindré, fâ lo mайдzo.

Et sein décheindré dè tséau, ye preind on bocon dé gria rodze, l'écrit l'ordonnance su la porta de grandze, lau dit dè la copiyi po allâ queri lo remfido et part ào trot po Tsezeau yô ye remettè lo bré à Toinon.

Cliâo bravâ dzein de Remané voillront copiyi

l'ordonnance, mâ pas fotu : ne lâi compregnons rein dâo tol, ne saviont pas recognâit're lè lettrê, ne lâi veyont quâ dâu fû et dé la paille dè fer. L'etiont dein ti lâo z'âts avoué ellia diablia d'ordonnance, quand lo père-grand qu'âti on tot malin, dese :

— Séd-vo cein que faut férè ?

— Et quié ?

— Ye faut etsellâ lo gros tsai, dépeindrè la porta dè grandze et la menâ à Losena; l'apotiquière verra li-même cein que lo doteu a écrit.

— Vo zâi résô, père-grand, no vein appléyi et parti tot tsaud.

Et ye fîront coumeint avâi de lo père-grand.

Eh bin ! lè dzein dè Lozena, que sont portant prâo rusâ, n'ont jamé pu savâi porquiet, on dévê lo nè, lâi avâi dévant onna framacie, on tsai à esilia, su ci tsai on gros lan, et su ci lan on framacié à quatre. A. R.

* * *

Ein liésait lou Conte dè la senânnâ passâ, su tsai su oun'histoïre iô on s'ôquiuppé dè mè.

L'amî P. A. G. a-te volu mè bouta per la langua daô mondou ? Ne craiou pas et pou mè tzaudrai, por mè è rizu tol mon saoûl, et tot vieillou et corbâ que su, mè su redrêché.

Frantzemeint ya dé quiet, tota ma via mè su z'aô crullié la teïta ein mè démandait : Que porrai-tou bin faire d'estra por qu'on ne t'ubliai pas tot à fê quand on yadzou te medzré le salerdés per la râcena ? Jamais n'é pu trovâ oquïé : l'amî P. A. G. est z'aô pe avu quiet mè et, azi sein lou yullâi, l'a trovâ dao proumier coup. C'est on servïou qu'ie m'a reindu, assebin quand ei veindret mè trovâ, ari adé po li dé quiet tzerdjer sa pipa avoué dao bon et vretabliou supérieur.

Tot parein faut pou po dévini célébrou.

Su ce, ouna bouna pougna dé man.

C. S. daô Tzenet.

LE MIRACLE DE LA FONDUE

SUAND le train eut laissé sous un blanc nuage les dernières vignes de Versoix, Albert Despâquis se sentit oppressé. Ce convoi s'élançant sur Lausanne, c'était bien un peu le convoi qui s'éloigne du rivage aimé ! Et Albert en venait à se comparer au voyageur qu'attendent les terres lointaines et inconnues.

Ce soir de septembre prêtait aussi à la mélancolie. Déjà, les lampes électriques avaient balayé les dernières lueurs d'un jour pluvieux. L'averse frappaït les vitres, y dessinait de multiples ruisseaux : à peine pouvait-on distinguer le reflet jaune des lampes, qui courrait sur le talus, traversait les poteaux, volait sur les fils du télégraphe.

Des quatre voyageurs, deux somnolaient, le troisième clignait des yeux pour mieux lire son journal. Despâquis, en proie à ses mornes pensées, se laissait prendre à la polka monotone des essieux.

Il était donc neurasthénique ? Pas le moins du monde. Connaissez-vous d'ailleurs un Genevois atteint de cette fâcheuse affliction ? Non, Despâquis était triste parce qu'il quittait Genève, son Vieux-Faubourg, ses amis, parce qu'il brisait en une heure de train, ses petites habitudes de tous les jours. Evidemment, de Genève à Lausanne, la distance est peu de chose, mais, voyez-vous, on a beau être tous du même pays, on n'en conserve pas moins ses fa-